

Scientia Canadensis

Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine
Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine

Scientia
Canadensis

HEAMAN, Elsbeth E. *The Inglorious Arts of Peace: Exhibitions in Canadian Society during the Nineteenth Century*. Toronto, University of Toronto Press, 1999.

Brigitte Schroeder-Gudehus

Volume 24, Number 52, 2000

Les artisans canadiens au XVIII^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800417ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800417ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (print)

1918-7750 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schroeder-Gudehus, B. (2000). Review of [HEAMAN, Elsbeth E. *The Inglorious Arts of Peace: Exhibitions in Canadian Society during the Nineteenth Century*. Toronto, University of Toronto Press, 1999.] *Scientia Canadensis*, 24, 97–100.
<https://doi.org/10.7202/800417ar>

Copyright © Canadian Science and Technology Historical Association /
Association pour l'histoire de la science et de la technologie au Canada, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Book Reviews / Comptes rendus

HEAMAN, Elsbeth E. *The Inglorious Arts of Peace: Exhibitions in Canadian Society during the Nineteenth Century*. Toronto, University of Toronto Press, 1999.

Si l'on fait abstraction d'ouvrages illustrés, essentiellement descriptifs, les expositions, grandes et petites, n'ont pas suscité un intérêt marqué de la recherche historique. Certains domaines spécifiques, certes, ont fait l'objet d'études plus poussées, dont les arts décoratifs ou l'architecture, par exemple, où la nécessité de concilier les contraintes de la fonction avec les possibilités techniques et le goût de l'heure constituaient un défi particulier. En règle générale cependant, et à quelques notables exceptions près, les historiens n'ont accordé aux expositions qu'une attention tout au plus passagère. Depuis une vingtaine d'années, la situation a commencé à changer : le phénomène « exposition » est devenu un sujet presque à la mode. Les raisons en sont diverses. Sans doute la dynamique interdisciplinaire et les décloisonnements à l'intérieur même des disciplines traditionnelles ont-ils élargi les champs de recherche et incité à partager à la fois les questionnements et les outils d'investigation. Mais tout aussi important sont probablement l'effet d'entraînement des politiques de diffusion culturelle, scientifique et technique, l'engouement pour la muséalisation de la culture du « vécu » et plus généralement l'encouragement officiel des entreprises de vulgarisation. Du coup, les expositions du 19^e siècle et du début du 20^e devenaient d'actualité, attirant un regard nouveau sur leur vocation pédagogique, sur les stratégies et techniques de représentation qu'elles déployèrent et les négociations entre porteurs d'intérêts et de convictions divergentes dont elles furent, déjà, le théâtre. Les expositions locales, nationales ou internationales s'établirent ainsi à l'intersection de nouvelles recherches sur leurs portées socio-culturelles et politiques — au risque de négliger parfois le fait qu'elles demeuraient aussi, malgré tout, des lieux de médiation offerts au commerce. En dépit d'une certaine prédilection pour les aspects communicationnels, plusieurs auteurs ont quand même le courage de s'attaquer à l'analyse des expositions dans toute leur redoutable diversité et à l'ensemble de leurs interactions avec la société qui les produisait et qu'elles contribuaient à façonner.

Le livre d'Elsbeth Heaman appartient à cette catégorie. Il traite autant de l'histoire des expositions au Canada que de l'histoire cana-

dienne et est, à ce titre, doublement incontournable. Le chapitre introductif consacré à la théorie de l'exposition remonte aux Lumières tout en arrimant concepts et pratiques aux idées des théoriciens modernes de la communication et de l'espace public. Mais rapidement la perspective s'élargit : quand, à la fin de la première partie, l'auteur revient à ses préoccupations théoriques en traitant de la « culture d'exposition », le lecteur, sur la centaine de pages parcourues, aura déjà fait du chemin et appris autant sur la société dans laquelle s'inséraient les activités d'exposition que sur les expositions elles-mêmes.

La colonie connut ses premières expositions, locales et essentiellement agricoles, dès la fin du 18^e siècle ; des expositions de plus grande envergure, provinciales, n'apparaîtront qu'au milieu du siècle suivant. C'est à ces expositions qu'est consacrée la première partie de l'ouvrage. Tout en rejoignant la fonction économique des marchés et des foires, elles avaient une mission pédagogique qui s'inscrivait dans le contexte particulier de la colonisation : puissantes leçons de choses, elles ne servaient pas uniquement à vendre et à acheter, mais aussi à diffuser des connaissances et des savoir-faire. En favorisant la comparaison et la compétition, elles étaient censées encourager, par émulation, l'amélioration des produits et des procédés. En règle générale, c'étaient des sociétés vouées au développement agricole, jointes plus tard par les associations de manufacturiers qui en étaient les maîtres d'œuvre. Les milieux d'affaires — associations de manufacturiers, chambres de commerce, hommes politiques — étaient également déterminants dans les participations aux expositions internationales, plus ou moins épaulés dans leurs efforts par les administrations veillant sur l'agriculture, l'industrie, le commerce et, *last but not least*, l'immigration. Cette participation aux expositions internationales — inaugurée dès 1851 par la présence de la colonie sur le plancher du Palais de Cristal — fait l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage. La troisième traite, en ajout, de deux groupes distincts, les femmes et les Premières Nations, et du rapport entre leur représentation dans les expositions et une prise de conscience de leur identité.

Appuyée par un nombre impressionnant de sources publiques et privées, Heaman est en mesure de retracer en détail le cheminement généralement sinueux des expositions, de l'état de projet à leur réalisation, et de mettre en lumière le poids de l'histoire — et des institutions — dans les rapports de force entre intérêts en présence. À la fois reflets et catalyseurs de l'état économique, politique et culturel de la société, les expositions permettent ainsi de saisir au vif — traduits dans un quotidien apparemment banal et parfois savoureux — les

enjeux d'une collectivité en construction, avec les triomphes des uns et les amertumes des autres, témoignant d'énergies débordantes et, déjà, traversées de tensions profondes. Si l'érudition de l'auteur et la profondeur de son analyse rendent l'ouvrage passionnant pour l'étude tant de l'histoire canadienne que de celles des expositions, sa contribution la plus stimulante réside peut-être dans la thèse qui le sous-tend et dans la démonstration que Heaman est en mesure d'y apporter. Au Canada comme ailleurs, les expositions étaient des expériences collectives, mais au Canada, plus qu'au sein de nations depuis longtemps constituées, elles fournissaient d'importants éléments de construction identitaire.

Ne fut-ce que par leurs efforts de classification assignant une place à chaque chose, les expositions ne s'étaient jamais limitées à diffuser des connaissances et des habiletés : elles transmettaient aussi des conceptions d'ordre moral, une hiérarchie de valeurs. Ainsi les expositions locales, fussent-elles modestes, offraient aux populations de la colonie, souvent géographiquement fragmentées et d'origines diverses, l'occasion de se percevoir comme collectivité et de se rallier aux valeurs qui leur étaient plus ou moins explicitement proposées. Quant aux expositions internationales, aux expositions universelles en particulier, la participation canadienne obligeait les responsables de créer une image du pays dont la cohérence et l'optimisme étaient généralement en avance sur les réalités. Ainsi le développement remarquable de la recherche géologique canadienne — et l'énergie du directeur de la Commission géologique — permettaient-ils de monter des collections minéralogiques de la plus haute qualité scientifique afin de convaincre d'éventuels investisseurs de l'incroyable richesse du pays, encore que ces échantillons et cailloux témoignaient de gisements dont un nombre infime seulement étaient en état d'être exploités. Dès l'exposition universelle de Paris de 1855, William Logan allait les présenter inscrits sur une carte englobant toute l'Amérique du Nord britannique qui, du coup, devenait alors perceptible comme un tout cohérent et capable d'inspirer à ses ressortissants un sentiment de fierté collective. La représentation aux expositions ne pouvait manquer d'influencer l'imaginaire collectif et l'idée que les citoyens se faisaient de l'ultime destin de leur cité. Nous apprenons, entre autres, combien pendant les années préparatoires de la Confédération les partisans de celles-ci trouvaient dans l'organisation des participations et l'expérience de la mise en commun de ressources, inspiration et arguments à l'appui. En revanche, la nécessité de présenter l'image d'un pays uni ne réussissait jamais — et Heaman le démontre avec force — à surmonter les profondes divisions entre les

choix de société des « Anglais » et ceux des « Français ». Les participations canadiennes s'en ressentirent, donnant des accents politiques tout à fait particuliers, par exemple, à la présence aux expositions parisiennes et exacerbant les rivalités entre l'Ontario et le Québec lors des expositions aux États-Unis.

Tout en répondant aux exigences les plus rigoureuses du *scholarship*, l'ouvrage renouvelle l'étude des expositions en l'abordant sur un front si large. Riche — au point d'être parfois quelque peu touffu — il reflète aussi tout au long de ses quatre-cent-et-quelques pages la saine distance que l'auteur a su maintenir par rapport à son sujet et qu'elle souligne parfois, au grand plaisir du lecteur, par une pointe d'ironie.

Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS
Université de Montréal